

La psychologie est-elle soluble dans la science ?

Alain Thévenet

Le procès d'Outreau

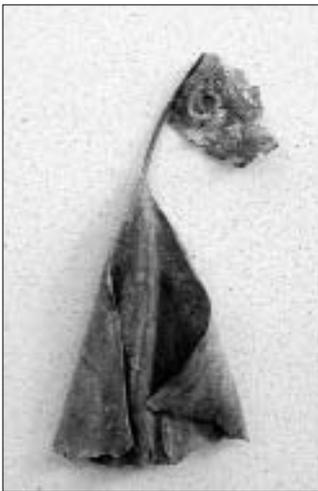
A première vue, rien à voir avec la psychologie. Rien d'autre que la recherche de la vérité, objet commun à la justice et à la science (statut attribué à la psychologie ou revendiqué par elle).

Quel rapport peut-il y avoir entre la vérité recherchée par le juge et exigée par l'opinion, et la vérité de ce qu'ont vécu les enfants et qui, peut-être, leur paraissait alors comme coulant de source, allant de soi ? S'agit-il d'ailleurs des mêmes faits, dès lors que le sens qui leur est donné n'est pas le même ?

Cette vérité invoque la science, et convoque les experts. S'ils se sont ridiculisés, n'est-ce pas d'abord pour avoir utilisé un jargon scientifique afin de prouver une « vérité » qui n'était autre que celle que l'air du temps attendait d'eux ?

La science, dans une telle situation, aurait-elle pu servir à autre chose qu'à traquer à tout prix une « vérité » attendue a priori ?

J'ai commencé à « faire le psychologue » en 1967. Je serai à la retraite l'an prochain. J'ai



Des différentes théories scientifiques auxquelles peuvent avoir recours les psychologues

d'abord travaillé dans un centre pour enfants catalogués « caractériels mal doués ». Une catégorie diagnostique qui ne devait pas avoir un grand succès, à juste titre d'ailleurs, ne serait-ce que par son caractère ouvertement ségréatif. Les tests servaient d'alibi à déposer là en vrac des personnes qui, pour des raisons diverses, gênaient ou ne « s'adaptait » pas. Mais cette manière de voir les choses apparaissait déjà un peu caduque, rétrograde. L'année 1968 vit une croissance rapide et quelque peu désordonnée de la psychanalyse, ou plutôt des psychanalyses. Lacan, alors, avait un grand succès, emmené probablement par « l'esprit de 68 ». Assez vite, il se trouva pourtant adapté à toutes les sauces, en particulier institutionnelles. C'est ainsi que dans le Centre hospitalier où je travaillais désormais, il était beaucoup question du « père » et de la « loi », qu'on présentait comme des concepts clé. C'est ainsi que Lacan, peut-être malgré lui, peut-être pas, je n'en discuterai pas ici, n'étant pas qualifié pour le faire, devint un solide support de l'ordre établi. On usa et abusa du terme de contrat, utilisé évidemment à contresens puisque, pour qu'il y ait contrat, il faut qu'il y ait égalité entre les contractants.

Les hypothèses analytiques peuvent être considérées comme des grilles de lecture et de travail utiles. Mais ce

1. Voir par exemple la publication récente la *Psychanalyse, un nouveau modèle pour la science?* de Jean Guillaumin, *L'esprit du temps*, 2003.

2. Pour ma part, j'ai adopté tout au long de ma vie professionnelle, avec des variantes, une grille de références qui se rattachait originellement à la phénoménologie, à laquelle est venue s'adjoindre, à la suite d'expériences personnelles, des théories et pratiques reichiennes. Je ne prétends pas qu'il s'agisse là de la seule voie

n'est pas ainsi qu'elles étaient ni qu'elles sont présentées, mais comme une vérité incontournable, prouvée « scientifiquement », sans que ces preuves d'ailleurs soient jamais amenées autrement que par des exemples choisis. Or un exemple ou même de multiples exemples ne font jamais une preuve.

Ce dont il est question ici, ce n'est pas d'abord du caractère scientifique ou non de la théorie analytique, mais du caractère pseudo-scientifique qu'on se croit dans l'obligation de lui conférer lorsqu'elle est utilisée dans l'institution. Cette « scientificité » se traduit par une recherche de la causalité : si telle personne a tel symptôme, c'est à cause de tel événement qu'elle a rencontré dans sa vie. Ce qui se traduit le plus souvent par la recherche de la « faute » : c'est la faute des parents si tel enfant est psychotique, autiste, en situation de refus scolaire, etc. Ce qui a pour effet de mettre « hors de cause » à la fois le « patient » et le thérapeute.

Sans doute y aurait-il aussi à s'interroger sur le désir pathétique des psychanalystes de voir leur technique prendre le rang de science¹, en élargissant si nécessaire celle-ci au-delà des catégories de la causalité. La science est-elle la seule voie de reconnaissance et, plus important, d'accès à la vérité?

Toujours est-il que la psychanalyse étant ainsi présentée comme s'appuyant sur la science, celle-ci est donc devenue argument d'autorité, et il devient indécent d'émettre quelque doute.²

Mais voilà, l'horloge tourne. Aujourd'hui, les théories cognitivistes

et comportementalistes sont en passe de supplanter la psychanalyse en tant que théories officielles. Il est vrai que leur argumentation scientiste est beaucoup plus séduisante que celle de la psychanalyse. Et puis, elles sont dans l'air du temps. Jadis, ce qui était en cause, c'était de légitimer la structure familiale autoritaire, ou de lui permettre de s'adapter en douceur. Aujourd'hui, il faut être rentable et compétitif, et ces théories proposent des techniques qui peuvent fort bien être adoptées dans cette perspective. Elles sont tout à fait en accord avec la folie technocratique actuelle, le désir de contrôle totalitaire qui veut, par exemple, que tout « patient » soit affublé d'un diagnostic, lequel devrait amener à définir une conduite thérapeutique type. Étonnant comme le capitalisme le plus sauvage, qui se targue de liberté, exige de contrôler tous ceux qui ne sont pas aux commandes ! Là non plus, il ne s'agit pas des théories en soi, qui pourraient peut-être être discutées scientifiquement, mais de leur utilisation, telle qu'elle est médiatisée et souvent préconisée. Il ne s'agit pas non plus de techniques qui, parfois, comme la psychanalyse d'autrefois, peuvent apporter une aide à qui la demande. Mais je ne suis pas certain qu'il s'agisse alors d'un effet de la science...

Dans les deux cas, on fait généralement appel à la causalité, et c'est ce qui justifie cette prétention à la science. Soit la cause est recherchée dans le passé, dans des événements traumatisants, et il faut introduire aujourd'hui des éléments qui vont modifier la suite prévisible. Dans l'autre cas, la cause est à rechercher dans quelque anomalie génétique ou structurelle, et il faut introduire des sortes de dérivations qui permettront de contourner la difficulté.

Et, indépendamment de la discussion qu'on peut avoir sur la validité scientifique de telle ou telle théorie, un

La psychologie est-elle soluble dans la science ?

préalable introduit le doute : d'où vient leur succès, et que signifie-t-il ? L'appui apporté par les pouvoirs à une théorie qui se targue de scientificité fait naître la suspicion sur son innocence. Non pas forcément sur la valeur scientifique intrinsèque. Mais le succès, en soi, est suspect, dans le domaine des sciences humaines. Il en est d'ailleurs parfois de même dans les sciences « dures ». Si le pouvoir économique ou politique donne de l'argent et des encouragements, c'est bien qu'il en attend un bénéfice quelque part. Dans le cas des sciences humaines, il espère sans doute une compréhension globale des mécanismes humains, qui lui permettrait de mieux contrôler, ou en tout cas de mieux cerner les individus qu'il veut se soumettre et de légitimer une loi qui, en réalité, n'est qu'un agencement empirique de règlements arbitraires. Dans le cas des sciences « dures », il s'agit, au moins, de renforcer son prestige.

Mais la réalité, en tout cas, et ce n'est pas limitatif, la réalité humaine est-elle identifiable à ce qu'en dit la science ?

De quelques histoires, ou situations...

Mehdi est arrivé en France à l'âge de 6 ans à la mort de son père, recueilli par un frère aîné qui approchait alors la cinquantaine. Il avait 9 ans lorsque je l'ai rencontré, au prétexte qu'il fuguait la nuit ; lors de ces fugues, il ne faisait d'ailleurs rien de particulier, rien d'autre que de s'installer sous un arbre en regardant le ciel et en attendant que les gendarmes le ramènent. De sa mère, je ne sais rien, et lui non plus, ou il a oublié. Pour des raisons qui demeurent obscures, c'est un tabou, et son frère-père dit seulement qu'elle a disparu longtemps avant la mort du père. Ici, il est dans une situation bizarre, parmi des neveux qui sont tous plus âgés que lui, écartelé entre différents futurs qui

ne parviennent pas à prendre forme. Il a maintenant 13 ans et demande toujours à venir me voir. Des séances, rien ne surgit cependant qui puisse éclaircir son passé ou son futur. La plupart du temps, il ne dit rien, ou presque, et se blottit sur le matelas en position fœtale, la tête sous l'oreiller, tandis que je lui masse doucement le dos, le long de la colonne vertébrale; il ne dort pas, mais il aime bien. Moi, je romps parfois le silence. Qu'est-ce que ça peut faire en soi de n'avoir pas de mère repérable? Si ce n'est pas une situation que je connais personnellement, d'autres que j'ai vécues me traversent cependant, proches et différentes. Je vais de l'une à l'autre.

Je pourrais aussi parler d'Éric qui a maintenant 15 ans et qui est « placé » en famille d'accueil. Un jour, il me dit qu'il a la haine. Je crois que c'est envers son père, qui était ivre du matin au soir, ou envers son grand-père qui venait se masturber sur son lit et qui, un jour, a menacé tout le monde avec un revolver. Non, c'est envers le juge qui, en plaçant tous les enfants, a brisé la solidarité qui existait entre eux et créait quelque chose comme du bonheur, ou un avenir possible, qui n'existe plus, pour lui, dans la famille équilibrée où il

se trouve depuis six ans. Là aussi, si peut-être je peux apporter une aide, c'est dans le mouvement de va-et-vient entre lui et moi, entre le semblable et le différent, dans l'accord furtif, l'harmonie qui se crée parfois entre son univers et le mien.

Dans ces situations, et dans toutes les autres, je ne ressens rien qui ait un rapport avec quelque science que ce soit. Si je devais chercher un repère, c'est plutôt dans l'esthétique que je le trouverais. L'esthétique, ce n'est pas la recherche intrinsèque du beau, la définition de celui-ci ne pouvant évidemment être que relative, sinon impossible, mais c'est quelque chose comme un accord éphémère et inexplicable rationnellement entre l'œuvre et le spectateur, entre ici et ailleurs, maintenant et un autre temps; quelque chose qui unit l'individuel, le particulier, à l'autre et au-delà de celui-ci, à l'univers ou à la perception de celui-ci.

Alors, la psychologie clinique, sans ignorer totalement les savoirs scientifiques (en les gardant, d'une certaine manière à « l'arrière-plan »), aurait plutôt à voir avec l'art. Ce n'est pas n'importe quoi; l'art aussi exige une rigueur, mais d'une autre nature. L'art aussi recherche une vérité, mais qui n'est peut-être pas la vérité scientifique. Et pas de fausse vanité, il est aussi de mauvais artistes...

Alain Thévenet

Les théories « scientifiques » (ou scientifiques?) qui gouvernent l'exercice de la clinique psychologique en institution sont sujettes à de curieux destins : elles naissent dans l'enthousiasme et s'éteignent dans la résignation ou l'indifférence, supplantées par d'autres, tout aussi ambitieuses. Il est vraisemblable que ces cycles ne sont pas régis seulement par la valeur scientifique intrinsèque des théories en question, mais par l'attente des pouvoirs en place. Du reste, la pratique même de la psychologie clinique fait apparaître que celle-ci ne coïncide jamais avec les théories qu'on croit

The « scientific » theories which govern psychological clinical practice in health institutions have strange destinies : they are born in enthusiasm and vanish in indifference or resignation, superseded by newer, and just as ambitious, ones. It is quite likely that such cycles do not just mirror the intrinsic value of such theories, but also the establishment's expectations. Further more, the practice of clinical psychology shows that it never quite coincides with the theories deemed necessary to its legitimation, and may well be on an altogether different level.